

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 59 (1930)

Heft: 1

Vorwort: Aux instituteurs et institutrices

Autor: Collomb, A.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AUX INSTITUTEURS ET INSTITUTRICES

Avant toute parole de ma part, — et le silence siérait mieux au profane que je suis, — je dois des remerciements très sincères et très émus au Comité d'organisation de cette réunion si réussie et si féconde pour la cause de l'éducation.

En invitant le conservateur du Musée pédagogique à prendre part aux divers actes de cette journée, il me semble que l'on a voulu reconnaître les quelques services que ce modeste Institut est si heureux de rendre aux clients de ses collections et de sa bibliothèque ; c'est donc à lui que revient l'honneur qui m'est fait ; mais cet honneur m'est l'occasion d'une joie exquise, car les jours sont rares dans la vie où il nous est donné de coudoyer une élite, d'apprendre à son contact et au choc des idées qu'elle agite à avoir foi en l'avenir, puisque ceux qui le préparent, en pétrissant ce demain que sont les générations naissantes, ont toutes les ardeurs de l'intelligence et toutes les délicatesses du cœur.

Une élite, Mesdames et Messieurs, vous l'êtes par votre vocation et par les complexes devoirs et les multiples responsabilités qu'elle comporte.

Après la vocation du prêtre qui s'isole au milieu du monde pour être tout à tous en n'étant plus que le ministre de Dieu auprès des âmes, je ne sais point d'appel plus haut que celui auquel vous répondez en vous dévouant au service de l'enfance ; cette vocation a toutes les grandeurs et toutes les noblesses, parce qu'elle exige de continuelles abnégations : ah ! Mesdames et Messieurs, je sais les sacrifices qui sont les vôtres, je sais aussi que vous les acceptez joyeusement et que, sous l'obscurité de votre difficile mission, vous sentez et voyez la sublimité du devoir qu'elle demande ; mais pour l'accomplir, que de patience, que de courage, que de vertu il vous faut parfois, surtout à vous, institutrices et instituteurs, perdus dans l'isolement des campagnes, où tant de demeures ont trop souvent les cent yeux d'Argus pour vous épier : toutes vos démarches sont surveillées, tous vos pas, comptés, vos intentions, même les plus innocentes et les plus banales, sont parfois passées au crible des malignités et des suspicions... et vous n'avez pas tous cet asile du foyer béni, cette puissance de réconfort et d'appui où des tendresses de choix cicatrisent les plaies des déchirements et créent de nouvelles vigueurs pour des fatigues nouvelles ; heureux ces privilégiés : leur amour les arme et les défend...

Mais pour beaucoup, par contre, après les labeurs et les soucis professionnels d'une journée accablante, c'est la tristesse de la solitude, et c'est sur tout l'être qu'elle pèse de toute sa nuit, rendue plus insupportable par les tentations des révoltes et les invites trairesses des découragements : c'est à ces minutes terribles où l'âme

étouffe qu'avec la grâce, fruit d'une prière angoissée, la conscience du devoir vous sauvera ; le devoir porte en lui-même sa récompense, et jamais satisfaction n'a plus de prix que lorsqu'elle est achetée par l'immolation et la douleur. — Si la souffrance est ici-bas la rançon habituelle de nos pauvres bonheurs humains, elle est aussi souvent la source bénie d'où vont jaillir la paix du cœur et la joie de l'âme. Et l'une et l'autre sont le lot très doux que votre vocation vous fait, maîtresses et maîtres chrétiens qui avez le grand honneur d'être les coopérateurs et les instruments de Dieu dans la formation des cœurs et des intelligences.

Ces petites âmes que le Créateur vous confie par l'entremise des familles, elles apparaissent dans les berceaux, toutes naïves, toutes candides dans leur fragile simplicité : il semble que l'on surprenne encore autour d'elles des battements d'ailes et que les grands yeux étonnés de ces frêles petits anges prêtés à la terre gardent encore dans leur profondeur un peu de l'azur des lointains paradis d'où ils viennent et où ils aspirent à retourner ; mais à l'heure où vous les recevez de la main de leurs parents, ces êtres de fragilité n'ont déjà plus cette fraîcheur et cette candeur qui leur venaient du ciel ; déjà le souffle de la terre les a effleurés, et, comme des fleurs délicates, ces faiblesses conscientes déjà de leur pouvoir de séduction sont à la merci d'un vent trop chaud ou d'une bise trop froide qui les fanneront. Parfois déformées par des exemples mauvais, ces âmes, comme une cire molle, ont reçu des impressions déprimantes, et, hélas ! pour quelques-unes ineffaçables ; pour que le stigmate ne les suive pas dans la vie et ne les brûle pas pour jamais, il faudra beaucoup de soins, beaucoup de patience, beaucoup d'amour : ce sera votre œuvre, éducateurs, qui jetterez dans les intelligences les clartés que rien n'efface et façonnerez ces cœurs et, avec l'art exquis et patient du ciseleur, en ferez des vases de prix qu'aucun heurt ne brisera. L'élaboration de ce chef-d'œuvre : un cœur d'honnête homme, une âme de chrétienne, n'ira pas sans beaucoup d'efforts de votre part, beaucoup de dégoûts et encore plus de courage.

Mais, Mesdames, la puissance de sacrifice et la capacité de dévouement d'une éducatrice qui sait qu'elle travaille pour Dieu et pour son pays furent-elles jamais inférieures à la grandeur de cette tâche si hérissee de difficultés qu'elle soit ? Le Créateur n'a-t-il pas fait à la femme ce don magnifique d'un cœur ouvert à toutes les pitiés, et n'a-t-il pas revêtu sa faiblesse d'une force capable de tous les héroïsmes ?

Devant l'inutilité apparente de vos efforts et la stérilité momentanée de vos sollicitudes, vous serez parfois tentées de vous laisser aller au découragement, l'ombre des lassitudes enveloppera votre âme. Ah ! ayez alors devant les yeux qu'embueront peut-être des larmes, cette vision de l'Evangile...

Dans le soir bleu, encore tout embrasé de lumière, le Maître

s'est assis au pied d'un olivier ; comme d'habitude, la foule a suivi le guérisseur : sa parole est si douce aux humbles et aux déshérités, et son geste commande à la maladie et à la mort. Au premier rang de cette multitude, des enfants se sont faufilés et, avec la naïve hardiesse de leur âge, ils entourent le Prophète, se pressent à ses pieds et de leurs grands yeux semblent boire sa parole et son regard, mais les disciples, grincheux, comme ces pédagogues bourrus qui ne comprennent rien aux délicieuses importunités des tout petits et à leurs curiosités avides et parfois embarrassantes, s'apprêtent à écarter les importuns ; mais Jésus d'un signe arrête les apôtres et dit : « Laissez venir à moi les petits enfants ; en vérité je vous le dis, le royaume des cieux leur appartient. »

Si lourdes que soient les tristesses, si amères que puissent être les rancœurs qu'un jour ou l'autre vous éprouverez au cours de votre carrière professionnelle, souvenez-vous, Mesdames, de la splendeur de cette scène, l'une des plus ravissantes de l'Evangile, irradiée comme une aube de mai, douce comme un soir d'automne dans la gloire apaisée du soleil près de s'éteindre. La divine caresse de cette parole du Christ pénétrera vos âmes, et, j'en suis certain, vous retourerez réconfortées et plus courageuses que jamais à votre mission, ingrate peut-être aux yeux du monde, mais généreuse et haute au témoignage de votre conscience, car vous aurez compris et vous sentirez qu'en vous appelant aux nobles renoncements de votre vocation, la sagesse du Maître vous a investies d'une maternité plus sublime, souvent, que celle des mères selon la chair ; si admirables et si riches d'héroïsme qu'elles sont dans la merveille de leur amour, leur action immédiate s'exerce tout d'abord et surtout sur la vie physique et matérielle de leurs enfants, et plus tard beaucoup d'entre elles n'auront ni le loisir, ni la possibilité, ni peut-être la volonté d'étendre leur sollicitude jusqu'à ce domaine réservé de l'esprit.

Il vous appartient, à vous, institutrices chrétiennes, de suppléer les mères dans ce devoir sacré, de façonner la volonté et l'intelligence de ces petits êtres auxquels les parents n'auront donné que l'enveloppe mortelle, si attrayante, si captivante. En ces statues de chair animée, ce sera votre lot de faire jaillir et d'entretenir l'étincelle spirituelle qui s'y cache et de faire produire à ces énergies latentes, comme en un champ où dorment des semaines, fruits de beaucoup de labeurs et de soucis et arrosées parfois de bien des larmes, les promesses des fécondes moissons.

Institutrices chrétiennes, dans la sphère d'action où Dieu vous veut, soyez des inspiratrices d'énergie et de vertu, préparez aux générations de demain des chrétiennes et des femmes de devoir ; il en va de la pérennité de la race et de l'avenir du pays, car une nation qui n'aurait plus de femmes dignes de ce nom et ne produirait plus que de belles évaporées fox-trotteuses et danseuses de char-

leston, coureuses de cinéma, habituées de tea-room, serait bien près d'être une nation finie. La patrie que vous chérissez de toute la tendresse et de toute l'ardeur de dévouement de vos cœurs de femme, la patrie a besoin d'hommes : éducatrices, n'oubliez pas que les virils, les forts,

*Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur, ou quelque grand amour,*

ce sont les femmes fortes qui les font ; ces femmes, c'est à vous qu'il appartient de les préparer.

Votre lot à vous, maîtres et instituteurs de nos classes urbaines et de nos écoles rurales, n'est pas moins grand ni moins lourd de responsabilités : il vous incombe en effet la difficile mission d'assurer demain en mettant à son service des hommes de caractère, des citoyens conscients du rigoureux devoir que leur impose leur place dans la Cité et des patriotes prêts à tous les sacrifices que peut-être un jour la Patrie leur demandera. Et ils seront tout cela, si vous en faites des chrétiens : le croyant dont la foi est agissante n'est-il pas toujours le modèle du citoyen et un patriote accompli ?

Ah ! Messieurs, nous vivons une étrange époque : les rayons qui l'illuminent et parfois nous éblouissent ne réussissent pas toujours à en cacher les tristesses : ils ont l'éclat de ces phares d'automobiles qui projettent devant eux un faisceau de lumière aveuglante sans dissiper les ténèbres qui bordent la route et se font plus denses quand l'auto s'est enfoncée dans la nuit.

Fermant son oreille aux enseignements du Christ pour l'ouvrir aux incantations de la sirène maudite, notre siècle s'est imprégné des dogmes empoisonnés de Rousseau, il a tout remis en question et n'a pas craint d'ébranler à nouveau les bases de la société : le singulier pédagogue qui confiait au tour des Enfants trouvés les fruits de son libertinage à des disciples chez nous, — et pour ne parler que de la Patrie, n'avons-nous pas eu, il y a quelques mois, cette stupéfaction et cette douleur de voir des éducateurs de l'enfance s'apprêter à miner dans les esprits l'idée de patrie ? — En faisant campagne pour la suppression du budget militaire et la substitution d'un service civil à nos écoles de recrues et cours de répétition, les aveugles ou conscients protagonistes des propositions du congrès de Porrentruy étaient-ils donc assez victimes des illusions de leur pacifisme outrancier pour ne pas voir que les refus des crédits affectés à la défense nationale, et par conséquent le désarmement intégral et unilatéral de nos milices, équivaudrait tôt ou tard à la perte de notre indépendance et au glas de notre existence en tant que nation.

Hypnotisés par l'ambiance d'idéologie du quai Wilson, ces pacifistes font grand état de notre neutralité appuyée sur des ins-

truments diplomatiques internationaux : mais si scellés et paraphés que soient ces solennels traités, l'Histoire, en une leçon tragique, nous a appris qu'ils ne sont souvent que des chiffons de papier, et puis, ils oublient, ces humanitaires à tous crins, que le Pacte de Londres auquel, le 13 février 1920, a collaboré leur illustre combourgeois (un patriote celui-là), le noble Gustave Ador, dit textuellement : « La Suisse reconnaît et proclame les devoirs de solidarité qui résultent du fait qu'elle sera membre de la Société des nations, qu'elle est prête à tous les sacrifices pour défendre elle-même son territoire en toutes circonstances, même pendant une action entreprise par la Société des nations. »

Accepté par le Conseil fédéral, ce contrat fut ratifié par notre peuple, le 16 mai 1920.

En refusant de pourvoir elle-même à la défense de son territoire, la Suisse perdrait aussitôt la garantie internationale de sa neutralité, et elle donnerait au monde le spectacle d'une honte jusqu'ici inouïe dans nos annales nationales. Elle, dont les fils mourraient, à Rome, sous Clément VII, au dix août, sous Louis XVI, pour ne pas trahir leur serment, *ne fidem sacramenti fallerent*, la Suisse, cette mère passionnément aimée, renierait sa parole et tendrait ses mains aux chaînes de la servitude ! Arrière la seule supposition de cette descente dans l'ignominie et l'infamie de cette abdication !

Pour que cette mère de la terre, dont l'amour se soude dans nos âmes à l'amour de l'Eglise, notre Mère du Ciel, soit digne de son passé d'héroïsme et de la gloire de ses Morgarten, de ses Sempach, de ses Morat, donnez-lui des fils sur lesquels elle puisse, — aux heures sombres comme aux heures lumineuses, — compter pour la servir, pour la défendre et lui faire joyeusement, simplement dans un élan de filiale piété l'offrande de leur sang. A cette fin, éducateurs fribourgeois, elevez-lui et donnez-lui des patriotes qui sentent frémir en leur être ce frisson sacré, quand passe, au front de nos bataillons, ce drapeau pour lequel on meurt !

Tout en gardant cette modestie qui loin d'être une faiblesse, est une force, ne sous-estimez pas votre influence ; elle peut et elle doit être très grande, même en dehors de l'école.

Pour vous, en particulier, instituteurs de nos classes rurales, dans toutes ces minuscules républiques que sont nos communes grâce à leur autonomie administrative, vous pouvez faire beaucoup de bien, et l'on en attend beaucoup de vous, d'entente avec les pasteurs si zélés de nos paroisses. Vous êtes des conseillers écoutés et souvent des arbitres dont le jugement pesé et émis avec la prudence nécessaire, est facilement accueilli. Il est une question, pour la solution de laquelle, l'influence d'un conseil émané de l'instituteur, ou d'une conférence faite en classe peut être prépondérante. La désertion des campagnes pose en effet l'un des plus graves problèmes de l'heure actuelle, et cet abandon est à ce point angoissant dans

un pays voisin que ses économistes envisagent avec terreur le danger social et le péril national qu'il engendre.

Grâce à Dieu, cette plaie est loin d'être aiguë chez nous, où le bons sens de nos populations, l'amour passionné du paysan pour la terre, son ardeur au travail et son goût inné de liberté en ont jusqu'ici préservé notre canton ; mais avec l'appétit effréné de mieux-être, la rage de plaisirs, de luxe et de vie facile qu'apporte avec soi cet esprit du siècle qui partout pénètre comme un souffle délétère, qui nous dit que demain, qu'après-demain, nos cantons agricoles ne connaîtront pas ces dangereux exodes des campagnes vers les centres urbains ? Les villes font si facilement figure de terre promise où les cailles pleuvent toutes rôties, ou d'Eldorados dont les cailloux sont des pépites d'or.

A vous, Messieurs, de réagir contre ces rêves, de dégonfler ces bulles décevantes et de dissiper ces mirages : la vie du terrien est si belle et si saine ! Le service de la terre nourricière n'est-il pas une liberté, et le sol est-il jamais ingrat pour qui le cultive avec amour ; il rend au centuple le grain que confie à ses entrailles fécondes la peine humaine.

Oh ! je sais bien que l'agriculteur sur ses champs ensemencés, sur ses sillons emblavés dans lesquels a coulé sa sueur, est à la merci de l'aveugle fureur des intempéries et qu'il suffit d'une minute à l'orage

Pour faire de la faim avec de l'épi blond,
et j'ai vu des vignobles, où dans les raisins gorgés de soleil bouillonnait déjà le sang des vignes, ravagés en un clin d'œil par la grêle jalouse. Mais le laboureur, mais le vigneron n'ont-ils qu'une espérance et leur passion de vivre s'éteint-elle avec une épreuve éphémère ?

Ah ! Mesdames et Messieurs, laissez-moi — en m'excusant de lasser votre patience, — laissez-moi vous dire un des souvenirs les plus poignants de ma vie. — Il y a quelques années (c'était à la veille des fureurs homicides d'exécrables ambitions qui ont fauché des milliers de vies en pleine fleur ou en ardente maturité, et c'était aussi avant cette névrose de luxe et de volupté, legs fatal des heures rouges et agent principal de la désertion des campagnes), je passais mes vacances en un coin charmant du pays de France, terre de vignobles opulents et plaine où rayonne à perte de vue, au soleil de messidor, la gloire des épis qui demain seront du pain. Un orage venait d'anéantir en un instant les espérances d'une année et les promesses des labeurs incessants. Avec un confrère, je passais attristé à travers ces moissons ravagées, à travers ces vignes subitement dépouillées. Tout à coup, nous vîmes, accroupi sur le bord du chemin, un laboureur qui contemplait avec la navrancce du désespoir dans les yeux la désolation de ses champs et la ruine de ses légitimes orgueils. Sans même essayer la banalité d'un mot de sympathie qu'il sentait inutile et cruel en face d'une telle détresse, mon ami l'aborda

et lui serra la main, et le paysan se relevant, de s'écrier presque farouche : « Ah ! non, je laisse tout, j'en ai assez ! »

Sans répondre, mon ami se mit à bouleverser du bout de sa canne une fourmilière amoncelée à l'abri d'un buisson, et aussitôt dans cette admirable république d'insectes, une agitation intense d'éclater, les fourmis de courir de-ci de-là comme affolées, puis bientôt de s'organiser, les nourrices d'emporter leurs larves et les ouvrières de se remettre à la reconstruction, chacune saisissant de ses mandibules un brin de chaume ou un grain de terre, et bientôt fut réparé le désastre de l'effroyable cataclysme. Et le bon curé de dire alors à son paroissien : — Est-ce qu'elles en ont assez, elles ? — Oh ! merci, M'sieur le Curé, j'ai compris, je retourne chercher ma charrue et mes bœufs.

Une fois de plus, la foi avait triomphé de l'épreuve et de la désespérance.

Ah ! Messieurs, soyez auprès de nos paysans dont les foyers croyants, où chantent les berceaux, entretiennent et prolongent dans la nation l'*Hosannah* de la vie, soyez des semeurs de confiance et des porteurs d'espoir.

En répandant ces semaines bénies, en projetant ces clartés de salut, vous serez dignes de ces initiateurs au grand cœur, les Wicky, les Schorderet, les Horner et de tous ces 1,900 vaillants qui, en des jours d'angoisse, dans cette mémorable assemblée du Lycée, le 15 novembre 1871, jetaient les bases de votre florissante Association, et vous serez dignes aussi du magnifique programme que vous traçait un grand Evêque, le 8 juillet 1880. « Votre Société, écrivait à vos devanciers de la réunion de Romont S. G. Mgr Cosandey, possède toute notre estime, elle est l'objet de nos plus douces espérances. Unir les pures lumières de la foi aux données de la science, l'action de l'Eglise et du prêtre à celle de la société civile et de l'instituteur, le soin de l'âme immortelle de l'enfant à la préparation de sa vie temporelle, c'est ainsi que votre Société entend et pratique le grand œuvre de l'éducation et c'est ainsi qu'elle a produit jusqu'à présent, comme elle produira encore, nous n'en doutons pas, beaucoup et d'excellents fruits. »

Mesdames, Messieurs, c'est à ces fruits toujours plus abondants, grâce à votre dévouement toujours plus généreux, pour le service de Dieu et le bien de la Patrie, que je lève mon verre.

A. COLLOMB.

Pourquoi tant calculer ?

L'Instituteur : « Les quatre millions d'habitants de la Suisse dépensant annuellement environ 600 millions de francs pour des boissons alcooliques, combien dépense chaque habitant pour ces boissons ? »

Petit-Jean, après de longues réflexions : « ... Beaucoup trop, Monsieur, beaucoup trop. »